**L’homme - cours 4   
Janvier 2022**

**Homme et femme**

L'identité homme-femme, longtemps perçue comme naturelle, structurante et définitive, non seulement dans les rapports sociaux, mais dans la psychologie et même dans la pensée, tend à être vue aujourd'hui comme culturelle, relative et sujette à transgression. L'apparente évidence de la bipolarité homme-femme est sans doute à l'origine d'un déficit de réflexion sur ce sujet, déficit qui explique en partie le succès des gender studies et le peu de réactions sérieuses qu'elles ont rencontrées en dehors du milieu chrétien, celles-ci restant souvent assez élémentaires. Nul d’entre nous ne peut parler de l’humanité sans être situé comme homme ou comme femme : difficulté de dire une situation dans laquelle l’observateur est lui-même nécessairement situé. Remonter à l’origine pour tenter de comprendre : c’est le mouvement même de Jésus lorsqu’interrogé par les pharisiens sur la possibilité qu’offre la Loi de Moïse de répudier sa femme, il leur répond « N’avez-vous pas lu ceci ? Dès le commencement, le Créateur les fit homme et femme. » « Mais au commencement, il n’en était pas ainsi. » (Mt 19,3-9). La Genèse reste donc notre point d’ancrage pour cette réflexion théologique, mais aussi toute la Bible qui est traversée de cette question que ce soit chez les Prophètes, le poème du Cantique des Cantiques ou le Nouveau Testament jusqu’à la dernière phrase de l’Apocalypse, et ce dans des modalités très différentes : expérience, discours, commandement….

1. **La nature humaine est sexuée**

* **Genèse**

« Dieu créa l’homme à son image, à l’image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. » (Gn 1,27)   
Le mot « homme » du v. 27a est adam (avec l'article), c'est l'homme indifférencié, bien distinct du terme employé en 27c: zakar, qui dit la masculinité, tandis que la féminité est indiquée par neqevah .   
« Alors le Seigneur Dieu modela l’homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l’homme devint un être vivant. » (Gn 2,7) «  Avec la côte qu’il avait prise à l’homme, il façonna une femme et il l’amena vers l’homme. L’homme dit alors : « Cette fois-ci, voilà l’os de mes os et la chair de ma chair ! On l’appellera femme – Ishsha –, elle qui fut tirée de l’homme – Ish. ».

La différence des sexes apparaît de façon fugitive mais essentielle dans le premier récit, alors que le second récit est une narration détaillée du processus de création de l’homme puis de la femme. Dans les deux cas, elle est voulue par Dieu. L’acte Créateur est un processus de séparation pour sortir de la confusion initiale et donner une forme, une substance, construire une véritable identité. Les limites dessinent les contours d’une existence unique.

* **Homme et femme : une définition de l’être humain – La découverte de l’altérité nous constitue**

L’union de l’homme et de la femme est découverte d’une altérité. Découvrant l’un et l’autre l’image de Dieu, l’homme et la femme sont conduits l’un par l’autre à un dépassement de soi. Pour rejoindre l’autre, il faut sortir de soi-même comme l’Epouse qui sort de sa chambre pour chercher l’Epoux qui a disparu.

Saint Jean-Paul II -> la solitude humaine préexiste à la distinction des sexes « il n’est pas bon que l’homme soit seul » (Gn 2,18). Lorsqu’Adam voit pour la première fois la femme, naît la joie. L’homogénéité des deux êtres est la condition de la joie partagée. Dans l’innocence originelle, la nudité révèle l’homme à la femme et la femme à l’homme, les révèle dans leur humanité et dans leur différence sexuelle, comme personnes, sans qu’il y ait séparation entre le sensible et le spirituel, entre le corps vu et la personne. Le corps permet donc la manifestation de la personne toute entière, car il est fondement de la perception et non simple moyen pour celle-ci. La nudité est plénitude et simplicité de la vision, qui participe de la vision que le Créateur a de sa créature. Dans la plénitude de compréhension du corps sexué, ils sont donnés l’un à l’autre comme personnes, sans aucune réduction de l’autre, surtout pas une réduction à l’objet. L’homme révèle à la femme, et la femme à l’homme leur commune humanité et leur union en celle-ci, dans leur rapport au Créateur. La différence sexuelle est posée d’abord, elle est première par rapport à l’identité de l’un et l’autre sexe. Je ne peux me comprendre qu’en référence à l’autre sexe. Cette différence ne fait pas l’objet d’un savoir clos qui la maîtriserait, mais d’une révélation qui se donne dans la relation elle-même.

Toute différence est source de sens. La différence des sexes d’une manière éminente, incontournable, irréductible. Pour Emmanuel Levinas, la différence sexuelle est la plus primordiale, la plus universelle et c’est par elle que nous accédons à toutes les autres. Il faut apprendre à la déchiffrer, d’autant que nous savons que toute différence est souvent vécue comme une épreuve car elle peut être détournée au profit d’un rapport de force et conduire au repli sur sa particularité. L'homme n'est pas un individu au milieu des autres, il s'éveille et grandit dans une relation avec un (et plusieurs) vis-à-vis : il n’est jamais un « moi » sans un « toi » qui révèle son humanité. La relation est constitutive de l'être humain. Il y a une seule humanité dont la caractéristique fondamentale, la nature, est d’être sexuée, intrinsèquement différenciée. C’est donc une différence qui n’oppose pas mais qui pose une limite en vue de la communion. La moitié de l’humanité restera à jamais pour moi inconnaissable de l’intérieur, mystérieuse. Je dois renoncer à tout connaître, à tout vivre, je ne serai jamais toute l’humanité. Je dois accepter cette limite, y consentir pour entrer pleinement dans ma vocation profonde, particulière.

La relation conjugale est ainsi relation essentielle de l’humanité et fondement de toute relation humaine. « Cette société de l’homme et de la femme est l’expression première de la communion des personnes. Car l’homme de par sa nature profonde est un être social, et, sans relations avec autrui, il ne peut vivre ni épanouir ses qualités »  (Vatican II - *Gaudium et Spes*).

* **A l’image de Dieu dans l’égalité des deux pôles**

Didyme l’aveugle -> consubstantialité de l’homme et la femme : (il *le* fit, il *les* fit) et donc même capacités, même image.   
Dans la Bible, être homme et être femme est directement mis en relation avec « être à l’image de Dieu ». C’est la communion de joie qui manifeste au mieux qu’étant homme et femme, l’être humain est créé à l’image de Dieu, dans un rapport filial à son amour créateur. Pourtant le Dieu de la Bible n’est pas sexué. Certes les images de Dieu sont principalement masculines mais il y a aussi des images féminines : le mot qui exprime la tendresse compatissante qui ébranle Dieu jusque dans ses entrailles « rahanim » provient du sein maternel « rehem », la promesse au chapitre 66 d’Isaïe utilise le symbolisme de l’accouchement (v 7-9), de l’allaitement (v 11), de l’éducation maternelle (v 12) et de la consolation maternelle « comme un fils que sa mère console, moi aussi je vous consolerai ». Ni le masculin, ni le féminin ne suffisent à dire Dieu. Mais si Dieu n’est pas sexué, son image l’est : tel est le paradoxe. La différence sexuelle serait alors un indice de la transcendance : Dieu est le Tout-Autre, « l’au-delà de tout » (Saint Grégoire de Naziance).

L’expression « à l’image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Gn 1,27) vient au terme d’un processus ascendant dans l’acte créateur et ajoute un sens à la polarité homme-femme : le face à face entre Adam et Eve, cette relation personnelle de deux sujets spirituels, la dimension nouvelle des noces et de la fécondité qu’il laisse pressentir, fait participer l’ordre humain à la vie divine. Dans la Bible, le symbolisme de la paternité et de la maternité, comme celui des noces, est employé de manière privilégiée pour exprimer l’alliance entre Dieu et son peuple. Si Adam éprouve de la joie à la vue de celle qui lui est donnée comme son « aide », c’est qu’il a besoin de ce dialogue jamais achevé entre ces deux pôles d’une même nature humaine pour s’épanouir ; or cette dépendance entre l’homme et la femme, même positive, n’est pas analogue à la gratuité de Dieu qui se donne librement un partenaire, l’homme, qui n’est nullement nécessaire à sa plénitude. La découverte par l’homme qu’il est à l’image de Dieu ne le conduit pas à un enfermement sur lui-même mais à une ouverture sur une transcendance.

* **Dieu a lié les 2 finalités du couple : amour et fécondité**

Augustin -> une « aide » pour l’homme, pour la fécondité.   
La création divine rattache l’homme et la femme à la condition créée en général, marquée par la différence sexuelle et le cycle des reproductions : l’union conjugale est appelée selon la bénédiction de Dieu (Gn 1,28) à s’ouvrir à la naissance de l’enfant. Le couple participe ainsi à la fécondité créatrice de Dieu. L’homme est présent dans le monde, homme et femme, comme sacrement de la présence divine, manifestation visible du mystère caché en Dieu, mystère de don mutuel et de communion des personnes, de libre don d’amour. « À cause de cela, l’homme quittera son père et sa mère, il s’attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu’un. » (Gn 2, 22-24)

La différence vécue dans sa singularité ouvre à l’universel. Je n’accède à ma pleine humanité nécessairement sexuée, que dans la rencontre de l’autre sexe. Seule l’hétérosexualité, s’appuyant sur la différence sexuelle ouvre à l’altérité et la médiatise. La fécondité charnelle est le fruit de l’union des différences. Le lien entre fécondité et différence reste perçu comme essentiel (cf la peur du clonage). La différence des générations implique la différence entre les géniteurs. Pour grandir, l’enfant a besoin de la bipolarité masculin-féminin, pour lui signifier l’humain comme pour lui dire Dieu, il lui faut l’homme et la femme.

Cependant le mariage chrétien est une vocation, il est un choix, pas une obligation. Tout être humain, même s'il provient d'une manière ou d'une autre de cette relation, n'est pas appelé à la vivre en acte. La fécondité n’est pas un absolu. Le Christ indique aux hommes et aux femmes une autre vocation possible que celle du mariage : les eunuques (19,12), les vierges de l’un et l’autre sexe qui anticipent le statut des bienheureux qui sont "comme les anges du ciel" (Lc 20,36 – cf. Ap 14,4)

1. **Nature ou culture : la question du genre**

* **Du genre au queer ou la déconstruction des sexes, le mythe égalitarisme**

Au cours de XXème siècle, la distinction h/f apparait moins tranchée qu’on ne le croyait : elle résulte de modèles culturels, l’image de l’homme ou de la femme est fonction du regard de " l’autre" (cf. Simone de Beauvoir, *L’autre sexe*), il y a des incertitudes dans la détermination des genres (transsexualité, bisexualité, etc…). La différence sexuelle est soupçonnée car elle semble véhiculer nécessairement l’inégalité. La société "andro-centrée », que le christianisme avait pourtant fait largement évoluer, est contestée. L’évolution des techniques entraînant celle des mœurs a favorisé de plus en plus une égalité et une révision du partage des tâches et il faut s’en réjouir. La sexualité est présentée comme un affaiblissement, une déchirure que l’on cherche à combler. La nature que nous ne pouvons changer est perçue comme une entrave insupportable à la liberté humaine, une « aliénation ». De plus, la technique a ouvert des possibilités pour s’affranchir du diktat de la nature, dans le domaine de la santé (transfusion, greffe d’organes), du plaisir (disjonction de la procréation et du plaisir sexuel)... Pour être homme ou femme, il faut se sentir bien, se comprendre et s’accepter. Donc il s’agit d’un processus de subjectivation de l’identité sexuelle, de l’auto-affirmation sur ce qui on est, basé sur l’identité ressente, voulue. La différence sexuelle semble indiscutable sur le plan biologique et psychologique (le donné du corps n’est pas infiniment malléable), mais la tendance est de penser que cela n’aurait aucun impact dans la vie intellectuelle et spirituelle.

On en arrive à une double impasse :   
- l’indifférenciation, le leurre d’une réalisation asexuée de l’humain, un idéal androgyne comme solution aux inégalités et à la dialectique maître-esclave. Nous vivons dans une société égalitariste et nous avons du mal à distinguer l’égalité de droit, devant la loi, qui est une manière de traduire l’égale dignité de l’homme et de la femme, et l’inégalité foncière de fait : l’homme ne portera jamais l’enfant mais devra le recevoir de sa femme. Mais pour porter l’enfant, elle devra recevoir de son mari l’acte inséminateur qu’elle ne pourra pas se donner à elle-même. Foncière mais salutaire inégalité. Le mythe de l’égalité semble avoir pour effet de neutraliser la différence (ex la mode unisexe). Cependant l’indifférenciation masque en réalité le plus souvent une domination encore bien réelle de l’homme sur la femme. Elle ne permet pas d’accueillir la différence homme-femme comme un trésor. L’éducation, à vouloir être neutre, n’éveille ni culture masculine, ni culture féminine et ne permet pas l’identification et donc la valorisation de chacune.   
- la nature sexuée de l’être humain est réduite à une pure dimension matérielle et biologique (le sexe), ou à une pure dimension psychologique et sociale (le genre) ou encore à une pure indétermination de sa liberté, une émancipation complète du donné naturel (le queer). Par exemple le rapport au temps n’est pas indifférencié : il y a une manière féminine et une manière masculine de vivre la temporalité, d’habiter le temps qui prends sa source dans des différences physiques (sexuellement l’homme a partie liée avec l’instant et la femme avec la durée) et qui irriguent la psychologie et la spiritualité. Les valeurs ne sont le monopole d’aucun sexe. Elles ne deviennent spirituelles que parce qu’elles expriment quelque chose qui vaut pour tous, parce qu’elles expriment une modalité de l’humain. La réduction est toujours une impasse, il faut revenir à une vision intégrale de la personne. La personne ne se réduit pas à son corps et n’est pas sans son corps.

* **La personne**

L'homme se définit selon 2 axes : la nature, qui représente la structure qu’il a reçue du Créateur, nature qui lui donne une place hiérarchique dans l'étagement des êtres, qui est constante et commune à tous, quelle que soit leur situation par rapport à Dieu (juste ou pécheur, sauvé ou damné) et la personne, qui est le sujet libre à qui il revient de tracer sa voie en donnant à sa nature, une tournure imprévisible, une réalisation unique. Nier tout ancrage biologique, c’est nier notre finitude, c’est opter pour une toute puissance démiurgique comme si nous étions à l’origine de nous-mêmes. L’homme n’a pas à inventer sa nature, n’en déplaise à Sartre, il la reçoit comme un don du Père. Je ne puis décider librement de mon sexe, je le reçois, mais ce n’est pas pour autant que mes conduites sont déterminées mécaniquement par ma physiologie. Il reste que la liberté ne se construit pas ex nihilo, je ne m’invente pas à partir de rien. « Naître » ne saurait s’opposer à « devenir ». La scission entre essence et existence, entre corps et esprit, conduit à l’impasse. Il faut articuler le donné et la liberté : c’est tout l’enjeu de la personne. « Deviens ce que tu es… après l’avoir appris » (Pindare – *Physiques*). Le donné n’est pas seulement une contrainte, il est aussi une possibilité ouverte. Il fait signe. Ce déchiffrage se traduit dans une culture, mais cela ne signifie pas pour autant que la différence est purement accidentelle, contingente, relative. La vérité sur l'homme n'est donc pas à chercher seulement dans une « nature » immuable dont on pourrait décrire les mécanismes, elle ressort d’un autre ordre, transcendant au précédent, qui lui ouvre la possibilité d’aimer : sa liberté est de savoir user de façon personnelle de sa nature donnée, en en faisant une réponse que lui seul est capable de donner à l’amour.

* **L’ouverture**

Percevoir l’autre dans son altérité irréductible, et non comme le miroir de mes désirs n’est pas immédiat. L’autre de l’autre sexe est toujours, selon l’expression de Lévinas, « deux fois autre », en étant autrui et en appartenant à l’autre sexe. Ainsi la relation à l’autre sexe oblige dans un lent et douloureux processus à dépasser le narcissisme, étape importante de l’adolescence, lié au processus d’intégration de son identité sexuée. Dans ce sens, la psychologie a pu dire que l’homosexualité est une immaturité. La différence est en vue de la communion, qui n’est ni la fusion, ni la domination de l’un sur l’autre. René Girard montre que lorsqu’on est incapable de s’ouvrir à la différence, se profile non le paradis et l’harmonie, mais bien plutôt la violence, celle du désir mimétique. Il y a guerre et conflit car tous les sujets désirent les mêmes objets et restent sur le même terrain, ce qui produit rivalité et concurrence. Seule une valorisation des différences permet la construction du lien social. La première différence fondatrice du lien social est la recherche de l’épouse hors du clan familial rendu possible par l’interdit de l’inceste.

La relation homme-femme ne se réduit pas à deux termes. Le troisième terme de la relation est bien toujours l’enfant. C’est dans cette possibilité de fécondité d’une troisième personne inscrite dans le corps, que réside le sens du devenir de l’homme et de la femme. L’image de Dieu n’est pas seulement dans l’âme humaine, elle intègre le corps qui lui est étroitement uni. La distinction h/f tire son point de départ d’une différence physique, mais elle la dépasse largement, elle concerne tout l’être y compris sa spiritualité.

Il ne faut pas perdre de vue que la distinction h/f n’empêche pas, voir aide, l’homme et la femme à se retrouver dans une commune vocation qui est d’aimer Dieu et de le servir « de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force », que pour cela ils ont reçu une intelligence et une volonté substantiellement identiques, même si elles s’exercent de diverses manières.

1. **Le modèle homme – femme : le Christ et l’Eglise**

* **Le Christ et Marie, nouvel Adam, nouvelle Eve**

La venue du Fils montre que la polarité homme-femme n’est nullement un accident de la création, il s’agit d’un rapport définitif. Pour rejoindre tous les êtres humains, le Christ se montre comme un sujet personnel et donc sexué. Son dessein se dévoile à travers la relation unique qu’il institue entre un homme et une femme, entre lui et Marie. Le rapport homme-femme est désormais posé comme un rapport définitif, et tout dépassement de ce rapport en direction d’un androgyne primitif est repoussé. Il s’agit de l’accomplissement du projet de la Genèse qui acquiert soudain dans le nouvel Adam et la nouvelle Eve un rayonnement inouï et un bouleversement profond des représentations de la relation homme-femme. Dans la vie de gloire, où Marie entre par son Assomption, Dieu a voulu un homme (Jésus) et une femme (Marie), et pas l’un sans l’autre.

L’image de l’aide présente dans la Genèse reçoit une pleine valeur avec Marie : Marie, modèle et archétype de l’Eglise, devient l’aide du Verbe et en quelque sorte son complément. Le pôle féminin devient une réalité essentielle par le truchement du Saint Esprit : à Dieu qui appelle par la voix de l’Ange répond la féminité qui contemple et acquiesce. La différence n’est pas séparatrice mais créatrice : l’insatisfaction d’Adam est comblée par la réponse d’Eve, l’appel de Dieu a en retour le consentement de sa créature. « la fécondité complémentaire de l’homme et de la femme se trouve ainsi « sublimée » dans la priorité définitive du second Adam qui, en sa fécondité transcendante au sexe se constitue, à partir de sa propre substance, la « compagne » qui est l’Eglise » (**Hans Urs von Balthasar – *La Dramatique Divine***)   
Dans l’esprit de Balthasar, la sublimation de la fécondité du couple originel correspond d’une part à la fin de la liaison entre génération et mort, telle que nous en avons aujourd’hui l’expérience, et d’autre part à la priorité accordée définitivement à la fécondité spirituelle, telle que la vit Marie dans sa virginité. La personne de Marie réconcilie virginité et fécondité. En elle s’unissent l’offrande totale à Dieu et à la maternité. Le schéma antique activité-passivité pour exprimer la différence entre le masculin et le féminin se trouve ainsi largement dépassé par le mystère chrétien. Tout le peuple des croyants se trouve en effet préfiguré dans la réponse d’une femme, épouse active et mère du Fils : à l’Eglise de reproduire ce consentement et en quelque sorte d’enfanter à son tour les vrais fils du Père.

Le sens du couple originel apparaît ainsi dans ses deux dimensions principales : dialogue et fécondité. La polarité homme-femme traverse l’existence de chaque chrétien comme si la différence sexuelle commençait de s’abolir non dans ce qu’elle a de créateur mais de ce qu’elle a de séparateur. Les deux pôles se complètent étroitement. L’Eglise est le prolongement de l’action rédemptrice du Christ pour l’humanité toute entière, elle est instituée par l’envoi des douze appelés à donner aux hommes la présence sacramentelle du Christ-Tête. C’est là son pôle masculin. Elle est aussi acquiescement de chaque croyant à la réalisation en lui de l’œuvre du Fils : il revient à chacun de prononcer le même fiat et de contempler dans son cœur les merveilles du Seigneur et d’être au pied de la croix pour partager la Passion du Christ. C’est le pôle féminin, nommé par Balthasar « féminité englobante ».

* **Les noces mystiques**

Pour décrire l’union des époux, Saint Paul éclaire la vocation originelle de l’homme et de la femme par le don total que fait le Christ de sa personne à son Eglise : le mystère nuptial voulu par Dieu dès les origines préfigure les noces mystiques du Christ et de l’Eglise qui en constituent la révélation. C’est à partir du mystère de la sexualité humaine et de l’amour vécu comme alliance de deux libertés qu’il nous est donné de comprendre le Mystère par excellence : Dieu s’est livré par amour à l’humanité, Dieu a épousé l’humanité pour la sauver et la diviniser. Le Christ lui-même assume le titre d’Epoux : Mt 9, 14-16 ; Mt 22,1-13 ; Jn 3,26-29. Le dernier livre de la Bible s’achève sur l’appel lancé au Christ par l’Epouse sous l’inspiration de l’Esprit Saint (Ap 22,17). Les Pères de l’Eglise, dans les commentaires sur le Cantique des Cantiques (Origène, Grégoire de Nysse, Grégoire le Grand) partent de l’image que constitue le couple humain et remontent à l’archétype qu’est l’union du Christ et de l’Eglise. La lettre de Saint Paul est Ephésiens, elle, fait passer des noces mystiques aux noces humaines : l’union de l’Epoux divin et de son Epouse sanctifiée par lui nous révèle la profondeur du mystère de l’homme et de la femme « Ce mystère est grand : je le dis en référence au Christ et à l’Église.» (Ep 5,32).

Le Cantique des cantiques manifeste la grandeur et la beauté de la sexualité humaine. Le don réciproque des corps manifeste un don plus total, celui de l’être tout entier. Le Cantique des cantiques révèle la dimension eschatologique de l’union conjugale vécue dans la charité même de Dieu, en ce qu’elle préfigure les noces éternelles du Christ et de la Jérusalem céleste. L’amour divin et l’amour humain sont corrélatifs : les noces humaines sont à l’image des noces mystiques. Plus le poème avance, plus l’égalité entre la Bien-aimée et le Bien-aimé est affirmée. Les Apôtres prolongent l’enseignement du Christ : « Par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres ; les femmes, à leur mari, comme au Seigneur Jésus » (Ep 5,21-22) ; « maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l’Eglise et s’est livré pour elle » (Ep 5,25). S’ils demandent aux femmes la soumission (comme le Christ a été soumis à son Père), ils parlent aussi de soumission mutuelle. De même, le sacrement du mariage instaure une bien étrange réciprocité entre l’homme et la femme, puisque à l’heure du consentement ce n’est pas seulement l’homme qui est le Christ pour sa femme identifiée à l’Eglise, mais c’est aussi l’inverse : la femme prononce les mêmes paroles qui font d’elle le ministre du Christ pour son époux.

La distinction homme-femme, pour importante qu’elle soit, ne retire rien à l’unité du projet de Dieu qui voit tout être comme une personne unique destinée à être adoptée en son Fils. Voulant mettre en valeur la nouvelle et décisive appartenance au Christ des baptisés, saint Paul affirme : « il n’y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus ni esclave ni homme libre; il n'y a plus ni homme ni femme: car vous n'êtes tous qu'une personne dans le Christ Jésus » (Ga 3,28). L’absence d’article devant homme et femme indique que cette distinction n’est pas tout à fait comme les précédentes qui sont appelées à disparaître, celle-ci est seulement dépassée par l’essentielle relation de chacun au Christ. Ce que Paul considère comme aboli (Ga 3,28) c’est la modalité inévitablement déficiente car marquée par le péché qu’a l’homme de vivre et de manifester cette différence. « il n’y a plus ni homme, ni femme » c’est-à-dire il n’y a plus de différence irrémédiablement séparatrice entre l’homme et la femme. Il ne reste que ce qui de cette différence s’ordonne à la communion, communion reçue par pure grâce depuis l’unique source trinitaire. Il s’agit donc d’un accomplissement et non d’une dénégation : « ni la femme n'est sans l'homme, ni l'homme sans la femme, dans le Seigneur » (1Co 11,11). L’Eglise n’est pas seulement le Corps du Christ mais son Epouse. Et c’est une femme, Marie, qui au nom de l’humanité a librement rouvert la création à son Créateur. Cf aussi Ep 5, Mt 22…

* **La dialectique du don à l’image de la Trinité**

L’homme et la femme sont faits de façon constitutive pour un don qui leur est propre et qui met en jeu le corps comme le lieu de sa réalisation ultime. Là il n’y a pas de différence entre ce qui est donné et celui qui se donne (les deux sens du mot : don). Dans ce don, chacun reçoit l’autre dans le mystère de son être (y compris sa fécondité sur laquelle il n’a pas barre). C’est cela « connaître » au sens de la Bible (Gn 4,1 : « Adam connut Eve sa femme »). La relation qui est évoquée dans Genèse 2 est une communion de personnes fondée sur la liberté du don. En cela elle est l’image de la relation trinitaire.

Si Dieu ne saurait se laisser enfermer dans les catégories du masculin et du féminin, s’il transcende toute figure de paternité et de maternité, c’est que la fécondité de son amour demeure insaisissable. Les images de la génération et de l’engendrement ne suffisent pas à rendre compte pleinement du mouvement d’amour des personnes de la Trinité. La différence entre les personnes de la Trinité, entre Dieu et l’homme et entre l’homme et la femme ne jouent pas au même niveau et il convient de les distinguer rigoureusement, avant de voir si la différence intra-trinitaire est le modèle englobant de toute différence créée. En Dieu les relations sont subsistantes, c’est-à-dire qu’elles sont constitutives des personnes qu’elles unissent, les personnes divines ne sont différentes que par leur relation. Pour l’être humain, les relations restent extrinsèques : ainsi, l’amitié même la plus belle, la relation parent-enfant… Cependant la relation h/f rejoint notre « intérieur », d’une part, parce que chacun d’entre nous porte une dimension masculine et une dimension féminine, d’autre part, le don complet entre un homme et une femme suscite la vie, la vie naît de l’amour partagé : c’est ce que la théologie trinitaire nous montre. Elle éclaire même le cas de ceux qui par volonté ou par un handicap quelconque ne veulent ou ne peuvent accéder à une relation conjugale et parentale plénière, car chacun porte la trace de cette structure et vit dans l’Eglise Epouse. La fécondité du couple originel est associée par bonté à l’intimité de l’acte créateur divin. Bien qu’ordonnée à une fécondité divine qui la transcende de manière radicale, elle constitue une analogie féconde de la relation qui unit les personnes trinitaires.

**Conclusion**

En nous obligeant à être situé comme homme ou comme femme, Dieu nous a protégé d’un savoir absolu qui nous arracherait à notre contingence. C’est de la rencontre, de chaque rencontre entre un homme et une femme, que jaillit la vérité de la différence qui reste à déchiffrer. La différence homme-femme nous précède, nous traverse tout entiers, jusqu’à notre relation à Dieu. Elle n’est pas seulement une énigme, mais un mystère, qui ouvre à plus grand que nous. La valoriser est aussi difficile que nécessaire car il ne s’agit pas tant de la définir, de la figer, que de la libérer, de la laisser produire d’elle-même ses effets de sens et de s’en étonner. S’étonner d’être si semblable et si différent, si proche et si inconnu… Salutaire étonnement qui nous sauve du modèle unique qui se révèle vite stérile, modèle d’inhumanité. Dans la vie qu’elle soit charnelle ou spirituelle, la différence accueillie dans la vérité est toujours source de sens : c’est une bonne nouvelle. Retrouver l’étonnement joyeux, émerveillé d’Adam devant Eve. Dire avec Jésus « c’est la joie de l’époux au sujet de son épouse que ton Dieu éprouvera à ton sujet » (Is 62,5).